

BACCALAUREAT GENERAL

EPREUVE ANTICIPEE DE FRANÇAIS

SERIE L

SESSION 2007

Durée de l'épreuve : 4 heures

Coefficient : 3

OBJET D'ETUDE : l'épistolaire

CORPUS

Texte A : Denis Diderot, *Correspondance, Lettres à Sophie Volland*, Lettre du 2 novembre 1759, (édition posthume 1831)

Texte B : Madame la marquise du Deffand, *Correspondance*, Lettre du 29 mai 1764 à Voltaire, (édition posthume 1865)

Texte C : Voltaire, *Correspondance*, Lettre du 3 octobre 1764 à Madame du Deffand, (édition posthume 1784)

Edition de référence : Gustave Lanson, *Choix de lettres du XVIIIe siècle*, Hachette, 1931

Le candidat lira le corpus, traitera la question, puis choisira l'un des trois travaux d'écriture. Toutes les réponses devront être rédigées et organisées.

Dès que le sujet vous est remis, assurez-vous qu'il est complet.
Ce sujet compte 5 pages numérotées 1/5, 2/5, 3/5, 4/5, 5/5.

L'usage de la calculatrice et du dictionnaire n'est pas autorisé.

Texte A

Diderot, *Correspondance*

Diderot se trouve au Grandval, propriété du baron d'Holbach. Ce dernier craint d'avoir perdu beaucoup d'argent, ce qui l'obligerait à réduire son train de vie.

A Mademoiselle Volland

Au Grandval, le 2 novembre 1759

[...] Je pensais que pour un homme qui n'aurait ni femme, ni enfant, ni aucun de ces attachements qui font désirer la richesse, et qui ne laissent jamais de superflu, il serait presque indifférent d'être pauvre ou riche. Pauvre, on s'expatrierait, on subirait la condamnation ancienne portée par la nature contre l'espèce humaine, et l'on gagnerait son pain à la sueur de son front... Ce paradoxe tient à l'égalité que j'établis entre les conditions et au peu de différence que je mets, quant au bonheur, entre le maître de la maison et son portier... Si je suis sain d'esprit et de corps, si j'ai l'âme honnête et la conscience pure, si je sais distinguer le vrai du faux, si j'évite le mal et fais le bien, si je sens la dignité de mon être, si rien ne me dégrade à mes propres yeux, si, loin de mon pays, je suis ignoré des hommes dont la présence me ferait peut-être rougir, on peut m'appeler comme on voudra, *milord*¹ ou *sirrah* : *sirrah*, en anglais, c'est un faquin² en français, la qualité qu'un petit-maître en humeur donne à son valet... Faire le bien, connaître le vrai, voilà ce qui distingue un homme d'un autre ; le reste n'est rien. La durée de la vie est si courte, ses besoins sont si étroits, et quand on s'en va, il importe si peu d'avoir été quelqu'un ou personne. Il ne faut à la fin qu'un mauvais morceau de toile et quatre planches de sapin... Dès le matin, j'entends sous ma fenêtre des ouvriers. A peine le jour commence-t-il à poindre qu'ils ont la bêche à la main, qu'ils coupent la terre et roulent la brouette. Ils mangent un morceau de pain noir ; ils se désaltèrent au ruisseau qui coule ; à midi ils prennent une heure de sommeil sur la terre ; bientôt ils se remettent à leur ouvrage. Ils sont gais ; ils chantent ; ils se font entre eux de bonnes grosses plaisanteries qui les égalaient ; ils rient. Sur le soir, ils vont retrouver des enfants tout nus autour d'un âtre enfumé, une paysanne hideuse et malpropre, et un lit de feuilles séchées, et leur sort n'est ni plus mauvais ni meilleur que le mien... Vous avez éprouvé l'une et l'autre fortune : dites-moi, le temps présent vous paraît-il plus dur que le temps passé ?... Je me suis tourmenté toute la matinée à courir après une idée qui m'a fui... Je suis descendu triste ; j'ai entendu parler des misères publiques ; je me suis mis à une table somptueuse sans appétit ; j'avais l'estomac chargé des aliments de la veille ; je l'ai surchargé de la quantité de ceux que j'ai mangés ; j'ai pris un bâton et j'ai marché pour les faire descendre et me soulager ; je suis revenu m'asseoir à une table de jeu, et tromper des heures qui me pesaient. J'avais un ami dont je n'entendais point parler. J'étais loin d'une amie que je regrettais³. Peines à la campagne, peines à la ville, peines partout. Celui qui ne connaît pas la peine n'est pas à compter parmi les enfants des hommes... C'est que tout s'acquitte ; le bien par le mal, le mal par le bien, et que la vie n'est rien.

1 - Milord : en anglais ce mot désigne un aristocrate.

2 - Faquin : insulte qu' « un petit-maître » en colère lance « à son valet ».

3 - « une amie que je regrettais » : l'expression désigne la destinataire de la lettre, Sophie Volland elle-même, maîtresse de Diderot.

Texte B

Madame la marquise du Deffand, *Correspondance*

A Voltaire

Paris, ce lundi 29 mai 1764

Non, monsieur, je ne préférerais pas la pensée à la lumière, les yeux de l'âme à ceux du corps¹ ; je consentirais bien plutôt à un aveuglement total². Toutes mes observations me font juger que moins on pense, moins on réfléchit, plus on est heureux ; je le sais même par expérience. Quand on a eu une
5 grande maladie, qu'on a souffert de grandes douleurs, l'état où l'on se trouve dans la convalescence est un état très heureux ; on ne désire rien, on n'a nulle activité, le repos seul est nécessaire. Je me suis trouvée dans cette situation, j'en sentais tout le prix, et j'aurais voulu y rester toute ma vie. Tous les raisonnements que vous me faites sont excellents, il n'y a pas un mot qui ne soit de la plus grande
10 vérité. Il faut se résigner à suivre notre destination dans l'ordre général, et songer, comme vous dites, que le rôle que nous y jouons ne dure que quelques minutes. Si l'on n'avait qu'à se défendre de la superstition pour se mettre au-dessus de tout, on serait bien heureux. Mais il faut vivre avec les hommes, on en veut être considéré, on désire de trouver en eux du bon sens, de la justice, de la
15 bienveillance, de la franchise et l'on ne trouve que tous les défauts et les vices contraires. Vous ne pouvez jamais connaître³ le malheur, et comme je vous l'ai déjà dit, quand on a beaucoup d'esprit et de talent on doit trouver en soi de grandes ressources. Il faut être Voltaire ou végétar. Quel plaisir pourrais-je trouver à mettre mes pensées par écrit ? Elles ne servent qu'à me tourmenter, et cela
20 satisferait peu ma vanité. Allez, Monsieur, croyez-moi, je suis abandonnée de Dieu et des médecins, mais cependant ne m'abandonnez pas. Vos lettres me font un plaisir infini, vous avez une âme sensible, vous ne dites point des choses vagues : le moment où je reçois vos lettres, celui où j'y réponds me consolent, m'occupent et même m'encouragent. Si j'étais plus jeune, je chercherais peut-être
25 à me rapprocher de vous ; rien ne m'attache dans ce pays-ci, et la société où je me trouve engagée me ferait dire ce que M. de la Rochefoucauld dit de la Cour : « Elle ne rend pas heureux, mais elle empêche qu'on ne le soit ailleurs ⁴ ».

Je n'attribue pas mes peines et mes chagrins à tout ce qui m'entoure, je sais que c'est presque toujours notre caractère qui contribue à
30 notre bonheur ; mais comme vous savez, nous l'avons reçu de la nature. Que conclure de tout cela ? C'est qu'il faut se soumettre.

1 - Madame du Deffand est devenue aveugle en 1754.

2 - Celui de la mort.

3 - « Connaître » : comprendre intellectuellement.

4 - « elle empêche qu'on ne le soit ailleurs » : elle prive de la possibilité d'être heureux ailleurs.

Texte C

Voltaire, *Correspondance*

Voltaire vient d'évoquer un ouvrage subversif que la rumeur publique lui attribue. Il se déclare indigné de cette « calomnie ».

A Madame la marquise du Deffand

Aux Délices, 3 octobre 1764

[...] Mais la calomnie est absurde de son naturel ; et, tout absurde qu'elle est, elle fait souvent beaucoup de mal. Elle m'a attribué ce livre auprès du roi, et cela trouble ma vieillesse, qui devrait être tranquille. La nature nous fait déjà assez de mal, sans que les hommes nous en fassent encore.

Cette vie est un combat perpétuel ; et la philosophie est le seul emplâtre¹ qu'on puisse mettre sur les blessures qu'on reçoit de tous côtés : elle ne guérit pas, mais elle console, et c'est beaucoup.

Il y a encore un autre secret, c'est de lire les gazettes². Quand on voit, par exemple, que le prince Ivan a été empereur à l'âge d'un an, qu'il a été vingt-quatre ans en prison, et qu'au bout de ce temps il est mort de huit coups de poignard, la philosophie trouve là de très bonnes réflexions à faire, et elle nous dit alors que nous devons être heureux de tous les maux qui ne nous arrivent pas, comme la maîtresse de l'avare est riche de ce qu'elle ne dépense point.

Je cherche encore un autre secret, c'est celui de digérer. Vous voyez, madame, que je me bats les flancs pour trouver la façon d'être le moins malheureux qu'il me soit possible ; car, pour le mot d'heureux, il ne me paraît guère fait que pour les romans. Je souhaiterais passionnément que ce mot vous convînt.

Il y a peut-être un état assez agréable dans le monde, c'est celui d'imbécile, mais il n'y a pas moyen de vous proposer cette manière d'être ; vous êtes trop éloignée de cette espèce de félicité. C'est une chose assez plaisante qu'aucune personne d'esprit ne voudrait d'un bonheur fondé sur la sottise ; il est clair pourtant qu'on ferait un très bon marché.

Faites donc comme vous pourrez, madame, avec vos lumières, avec votre belle imagination et votre bon goût, et quand vous n'aurez rien à faire, mandez-moi³ si tout cela contribue à vous faire mieux supporter le fardeau de la vie.

1 - Emplâtre : *pâte cicatrisante*.

2 - Gazette : *journal*.

3 - « mandez-moi » : *faites-moi savoir*.

I - Vous répondrez d'abord à la question suivante (4 points)

Quelles sont les conditions du bonheur selon chacun des trois auteurs du corpus ?

II – Vous traiterez ensuite l'un des trois sujets suivants (16 points)

1 - Commentaire :

Vous commenterez la lettre de Diderot (texte A).

2 - Dissertation :

La lecture d'une correspondance d'écrivain a-t-elle pour seul intérêt de nous faire connaître sa vie privée ?

3 - Ecriture d'invention :

Vous venez de lire la lettre de Madame du Deffand (Texte B). Vous écrivez à une amie ou un ami pour lui faire part de vos réactions face à cette lettre et pour lui présenter votre propre conception du bonheur.

Vous veillerez à utiliser un niveau de langue soutenu.